L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 23 FEVRIER 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

VIII

JUDIC—NITOUCHE.—*Deux Nitouche le même soir—Une parenthèse—Mlle Lotta—L'Opéra—De bonne guerre—Autrefois et aujourd'hui—Georges Lefort*—BONJOUR!—*Les appointements d'antan—Un faux prophète—La chanteuse et la diseuse—Complicité—Impatience finale—Parisianisme—La crise du mot—Charmeuse—Qui perd gagne—Glissade—Judic toute dans un mot—Mlle Mézières, Cooper, Ginet*—LA GRANDE DUCHESSE—LA FEMME A PAPA—*Un arrivée à régler—Le bénéfice de* MME ALICE REINE—*Ce qu'est la bénéficiaire*—LE CŒUR ET LA MAIN.

Nul ne m'en voudra, j'imagine, de donner à Judic la première place dans ce bulletin. Et d'abord, elle nous rend sa première visite, et les convenances les plus ordinaires veulent que, public et presse, nous lui fassions gracieusement les honneurs de chez nous. Et puis, il faut l'avouer tout d'abord, sans hésiter, jamais talent de cette valeur—dans son genre bien entendu—n'a paru sur une scène quelconque de la Nouvelle-Orléans.

Je connais l'artiste de longue date, et par conséquent je me trouve plus qu'à mon aise pour en parler. Néanmoins il ne paraît que la seule représentation de *Nitouche*, à la suite de laquelle j'écris ces lignes, suffirait pour juger cette personnalité qui, attentivement observée, ne ressemble à nulle autre. Elle laisse son cachet, elle imprime une physionomie particulière à tout ce qu'elle touche; sa nature porte toujours bonheur aux librettistes et aux musiciens. Pas une de ses créations qui n'ait son coin spécial; lorsqu'elle reprit autrefois les rôles de Schneider, elle y trouva des effets tout autres que celle-ci. Contestez, si bon vous semble, la valeur de ces effets, mais une vérité reste indéniable: Judic c'est Judic; c'est-à-dire une figure artistique à part. Voilà déjà un fort atout.

C'est dimanche soir qu'avait lieu son début au Grand Opera House, dans *Nitouche*, l'œuvre de MM. Henri Meilhac, Albert Millaud et Hervé.

A ce propos, et avant d'aller plus loin, laissez-moi ouvrir ici une parenthèse. A cette même date d'avant-hier, Mlle Lotta faisait sa rentrée au St-Charles dans le personnage de Nitouche aussi.

Or beaucoup ont cru que cette coïncidence était voulue; qu'elle avait pour objet de mettre en parallèle les deux artistes. Quelle énormité! Y pensez-vous?

Certes nul plus volontiers que moi n'a reconnu n'a constatées les qualités de Lotta, sa remarquable intelligence scénique. Or c'est précisément parce qu'elle est douée de semblable intelligence, parce qu'elle se connaît et se juge, qu'elle n'aurait pu concevoir aussi ambitieuse combinaison. Le talent a ses degrés.

Non; ici le hasard, rien que le hasard a fait les choses; c'est du moins ma conviction intime. Qu'on se le rappelle, Judic devait débuter ici une semaine plus tôt, c'est-à-dire le 14 février. Un très grand succès à la Havane y a forcément prolongé son engagement.

Donc, M. Bidwell qui avait aussi contracté avec Mlle Lotta, avait pris ses dispositions de répertoire, afin que, venant immédiatement après le départ de l'artiste parisienne, elle en reprît au moins une pièce. C'était là du calcul intelligent; un moyen d'ariver encore la curiosité; une occasion offerte au public de faire la différence entre deux sujets. Peu importe que la distance soit immense entre ceux-ci, il est toujours bon nombre d'habitués du théâtre, ici et partout, qui sont friands de ces parallèles-là.

Voilà, j'en suis convaincu, comment les choses sont arrivées; voilà pourquoi deux affiches ont porté le même soir ce titre de *Nitouche*. Et il ne peut qu'en être ainsi; à moins d'admettre que M. Bidwell ait voulu se faire concurrence à lui-même. Et puisque j'ai ouvert une parenthèse, poursuivons un moment de plus les incidences.

Je ne suis pas de ceux qui cèlent leur pensée à l'administration de l'Opéra; j'ai et je conserverai l'habitude de lui dire les fautes qu'elle commet, si fautes il y a.

Je ne lui adresserai jamais de ces éloges qui amènent le sourire aux lèvres des gens qui ont la plus petite parcelle de tact; éloges auxquels elle a, elle-même, le bon sens de ne pas croire, j'en suis sûr. Je n'écrirai pas, méconnaissant le passé de notre théâtre, que l'administration actuelle a déblayé la route, et trouvé une mine. Cela serait désobligeant pour les prédécesseurs en direction; et si loin du fait exact qu'on y pourrait même découvrir une intention de sarcasme.

Ce que je me suis toujours plu à reconnaître, c'est que M. Durieu n'a rien négligé pour nous restituer une scène française, et que, vu les circonstances où il a opéré, sa composition de troupe est fort acceptable; bonne.

J'ajoute—et c'est là que j'en voulais venir—qu'une direction de théâtre français, partout, et à la Nouvelle-Orléans surtout, est toujours une lutte éprouvante, un combat ardent. Or dans ce genre de combat, comme dans tous les autres, il faut de l'offensive et de la défensive. Je ne me range donc point à l'avis de ceux qui condamnent l'attitude prise par l'administration de l'Opéra, à l'occasion de la venue de Judic. Je comprends que cette administration recoure au *self defense*; qu'elle combine son répertoire, ses jours de représentations, ses soirées à bénéfice, dans le but de mieux maintenir son terrain. Tout cela est de bonne guerre: du *self defense* encore une fois. On le lui conseillerait, si elle ne le faisait point.

Et maintenant laissons de pourvoyée la bataille, et revenons à Judic.

Je l'ai écrit tout à l'heure, c'est *Nitouche* qui a été sa première carte de visite. Choix malheureux à mon sens. Je m'explique. *Nitouche* est une de ces productions ultra-fantaisistes, qu'il est assez malaisé de classer. Ce n'est précisément ni un vaudeville, ni une opérette. Elle participe des deux; plus près de celui-là peut-être que de celle-ci.

Or, il ne faut point le perdre de vue, c'est sur une scène américaine que Mme Judic paraît, et il est absolument impossible de suivre *Nitouche*, d'en apprécier situations et mots comiques, sans être parfaitement maître du français, et même de certains localismes, dirais-je.

En dehors de cela, on en est réduit à applaudir de confiance; confiance qui serait bien placée du reste.

Que diable voulez-vous, par exemple, qu'un Américain, ayant toujours vécu aux Etats-Unis, démêle au langage, à l'argot, à l'accent, à l'ensemble enfin des cocasseries de ce personnage qu'on nomme le major de Château Gibus, tenu, d'ailleurs, avec rondeur par M. Ginet? C'est là un de ces types appréciables seulement pour qui connaît le vocabulaire spécial, l'accentuation si souvent insaisissable et les vocables caractéristiques de nombre de membres de l'armée française.

Dans ces quatre tableaux, un étranger n'étant pas en relations intimes avec la langue française, et aussi avec l'argot de la caserne, se trouve dépaysé, autant que le sont Nitouche et Célestin sous l'uniforme de dragon.

La nature même de l'ouvrage suffirait donc pour expliquer les vides regrettables qui existaient dans cette salle du Grand Opera House que je viens de quitter. Et puis, autre conséquence inévitable, qui aurait dû être prévue, qui aurait dû exclure *Nitouche*, comme pièce de début: Les Américains qui, sans se renseigner, ont assisté à cette première soirée, et n'ont saisi que quelques mots de ci de là, ont dû se retirer avec une impression qui eut été tout autre, plus favorable à leur point de vue, s'ils eussent entendu Judic dans une véritable opérette, dans une pièce faisant plus large part à la musique.

On m'avait annoncé que je trouverais, sous le rapport physique, un changement considérable dans la Judic que j'ai connue autrefois à Paris. On m'avait causé presque des inquiétudes sur son embonpoint. Fort exagéré ces dires, vaines ces craintes.

Sans doute, les formes se sont plus accentuées, l'artiste est beaucoup plus en chair qu'à ses premières années de théâtre, mais ce développement-là lui sied à merveille.

Vivent des chairs qui se comportent ainsi; qui ont ce ton, cette fraîcheur, cette transparence! L'œil est toujours parlant, calin, spirituel, volonté, féminin en diable; la bouche mordante et formant un clavier lacté, à travers lequel passent ces chansons si gaillardement lancées. Le trait qui frappe tout d'abord chez Judic, c'est l'absence de toute prétention dans sa façon de se présenter devant son public, elle qui cependant est souveraine dans le domaine où je la retrouve.

Oui, souveraine toujours. Et comme elle doit se rappeler parfois avec surprise, et revoir comme un reste de songe, l'époque où devant le piano du compositeur Georges Lefort, et toute timide, craintive, elle essayait *La Première Feuille*, avec son: Bonjour! qu'elle disait à ravir.

Ce Bonjour, qui avait valu tant de succès à une autre artiste célèbre, ce Bonjour, que de fois le public parisien le lui a répété, en soutenant ses premiers pas, en l'accompagnant de toutes ses sympathies, de toutes ses gâteries, même de tous ses enthousiasmes, dans la carrière qui devait être si complètement fournie par elle.

Que nous voilà donc loin des appointements de cent ou quatre cents francs par mois, considérés comme des paradis retrouvés, au temps des Folies Bergères, de l'Eldorado; après qu'un parent, pâtre prophète cette fois, lui eut dit, comme Prosper l'avait dit autrefois à la reine des reines de l'art: RACHEL, qu'elle ne ferait rien qui vaille sur les planches.

Aujourd'hui Judic gagne en un jour beaucoup plus qu'autrefois en une année; et l'artiste que fallit décourager M. Montigny, a une réputation universelle; elle continue en Amérique l'œuvre si longtemps et si flatteusement poursuivie en Europe.

Je le répète, le changement qui s'est opéré dans la personne de Judic, n'a point altéré son type. Type qui tout d'abord vous gagne, vous charme, aujourd'hui comme autrefois.

Voilà bien toujours, et mieux que jamais peut-être, ce visage allumé, qui flambe d'expression; ce visage qui parle, qui babille. Verbe universel celui-là, et que vous comprendrez quand même, quelle que soit votre langue.

Quant à la voix, je ne sache pas—à moins que mes souvenirs ne me soient bien infidèles—qu'elle ait jamais été très puissante, très étendue. Le fait est que c'est là, je le confesse, un détail qui m'inquiète médiocrement en matière d'opérette. Je vous avouerai même que j'ai grand'peur des artistes qui, sous prétexte de voix, prétendent y faire de la virtuosité; je les tiens en général pour sujets souverainement fastidieux. Je ne m'adresse pas à l'opérette, quand je veux du chant dans la haute acception du mot, et fuis même soigneusement, systématiquement, ceux qui la vendent me l'infliger. C'est dénaturer le genre.

Pour ce répertoire Judic a des moyens très suffisants, et je constate que l'instrument a conservé son timbre plein de clarté et de distinction.

Mais supposez qu'un accident quelconque lui enlève partiellement sa voix, il lui resterait encore cette qualité dominante, suprême, qui lui prête au personnalité, qui fait qu'elle est Judic, c'est-à-dire une artiste à part: sa façon de dire. C'est avant tout, dans sa ligne, une séduisante comédienne.

J'en demeure persuadé, à ceux qui l'ont suivie attentivement dans *Nitouche*, ce rôle de Denise de Flavigny a suffi pour apprécier son habileté à saisir jusqu'aux moindres détails, et à les interpréter, sans jamais paraître faire de la minutie, de la surcharge.

Essentiellement femme, douée d'une nature habile aux enveloppements, câline au plus haut degré, ce n'est pas ce genre d'armes qu'elle demande—pour vaincre et conquérir—à son arsenal, si bien pourvu cependant. Ce n'est point sur les provocations plastiques, sur les lascivetés de geste qu'elle compte pour le succès.

Non, non, ce ne fut point ainsi qu'elle décrocha même sa première timbale, sa *timbale d'argent*, dont Paris se souvient bien, lui si oublieux cependant. Quand on est jeune, jolie, il serait trop facile vraiment de réussir par ces gentils truc là; Judic a voulu donner meilleure fête à son amour-propre; elle a voulu fonder sa réputation sur plus forte base. Et presque chaque fois qu'une aspirante ambitieuse s'est présentée pour lui ravir cette timbale si prestement gagnée, elle a pu chanter avec cette expression narquoise qui endiable sa figure, quand elle le veut:

Encore un' qui p'l'aura pas
La timbale.

Oui, dans sa petite artillerie de femme Judic avait, elle a tout ce qu'il faut pour faire capituler les places, et pourtant—jiniste sur ce point—ce n'est point là son moyen favori d'action. Dans son incomparable manière de dire est sa puissance, s'affirme son originalité.

Un procédé, répondrez-vous peut-être; mais trouvez-le moi, je vous prie, et osez en surtout. Tous y sagèrent.

Don rare, elle fera jaillir immédiatement l'étincelle de la pierre contre laquelle vous avez tout à l'heure vainement ébréché votre briquet.

Ici vous n'avez rien pu tirer de la situation, du dialogue, tandis qu'elle en obtient des effets nombreux et très marqués. C'est que vous avez fait fonctions du zéro avant le chiffre, tandis qu'elle, joue le rôle du zéro suivant le chiffre et lui prêtant décuple valeur.

Elle trouve et retourne une scène, un mot sous toutes leurs faces, et vite elle a compris ce que l'on en peut tirer. Que ce mot soit risqué au plus haut degré, peu lui importe; elle saura le mettrier, le mâter pour ainsi dire, sans en atténuer l'effet, en l'augmentant même, par son maniement exquis.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

dit prosaïquement Boileau. Eh bien, Judic rend des poèmes au latin. Mettez là en présence des tours les plus osés, et aussitôt elle leur fait bonne contenance.

Aussitôt elle les examine en tous sens, elle les tuile, pour ainsi parler, et elle arrête avec une indicible sûreté d'appréciation la façon dont elle les décochera.

Et comme c'est réussi!

Les auteurs savent si bien son incroyable habileté dans l'art de jongler avec ces difficultés là qu'ils les lui multiplient.

Engagée en pareille partie, c'est plaisir de la suivre.

Elle procédera par gradations. Les yeux baissés, l'air contraint, presque gauche, elle s'engagera dans ce dédédé des mots scabreux, et une fois qu'elle y sera, c'est en crescendo que vous l'y verrez aller. Pif, paf, et d'estoc et de taille! mais point de coups portés avec brutalité! Et quelquefois c'est vous-même qui vous enferrez à l'attirante pointe de l'ogive qu'elle vous tend.

Oui, il m'est arrivé de voir ceci à des représentations de Judic. Au troisième ou quatrième couplet qu'elle avait à dire, ce mot que devançait la mobilité de sa physionomie, ce mot qui sans être encore parlé, pétillait déjà dans ses yeux, sur ses lèvres, ce mot, très haut en couleur, croyez-le, avait pris des ailes, s'était envolé au delà de la rampe, était dit avant elle par partie de la salle; la salle entraînée aussitôt dans une charmante et joyeuse complicité.

La finesse chez Judic est poussée aux dernières limites.

Elle capitonne, elle ouate si bien le trait—si on me permet l'expression—qu'elle le fait accepter, désirer même. De telle sorte que, fréquemment, je relisant à froid la brochure, vous vous demandez comment la comédienne a pu débiter, sans être arrêtée en chemin, ces cascades auxquelles tant d'autres se perdraient. C'est la faute à la charmeuse; et que de gentils péchés elle a fait ainsi commettre aux plus rigoristes!

Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'elle ne s'en affige point; qu'elle revient au mal; et qu'en cela elle est destinée à mourir dans l'impénitence finale, la jolie malheureuse! Mais que voulez-vous? Le péché payé dix-huit cents francs par soirée, c'est tentant, et la chair est faible.

Si Judic met ainsi le parterre dans son jeu, c'est que jamais elle ne descend aux vulgarités de la mimique facile; jamais à ces platitudes surmarées, à ces chahuts de la rampe, dont il est usé et abusé. Son parisianisme est sa nature d'ambre y reçoit.

Le couplet égrillard arrive; il pointe, il se déroule, il se développe; il lance ce que l'on appelait jadis le coup de fouet de la fin, et ce qui est devenu, avec son mauvais à la dynamite, une explosion de je ne sais trop quoi souvent. Mais le Roggeri en virtuosité a si bien mené sa petite opérette-lunie, si bien calculé sa tangente; la finaude est arrivée avec tant d'expertise à la crise du mot; sa physionomie lutine, féline, semble si bien demander grâce pour lui, comme au Convent des Hirondelles par exemple, qu'en vérité je vous le dis, on va plus loin encore que le pardon imploré: on applaudit bel et bien, et l'on bisse, qui plus est, la gaillardise. Double complicité alors, mes frères.

Vous vous dites bien qu'à force de malice elle vous a tricté au jeu, mais bast! vous appelez encore et encore la partie où vous perdrez par cette tricherie-là. Qui perd gagne.

Avec elle le mot le plus raide fera chemin.

Dans ces moments-là, et c'est sans cesse qu'ils reviennent chez Judic, ce n'est plus du jeu, c'est de la glissade. Elle a lu son Sallentin, elle le possède:

Glissez, mortels, n'appuyez pas!

Si vous ne vous fiez point à votre très humble serviteur, lisez, je vous prie, le livret de *Nitouche*; lisez entr'autres la chanson du second acte:

A minuit après la fête
Revenaient Cadet et Babet.
.....
.....
J'n'y r'viendrai plus, Babet!
Moi j'y reviendrai, Cadet!

et les couplets du troisième:

Le long de la ru' Lafayette
Un' musiq' militair' marchait;
.....
.....
La peau d'âne d'la grosse caisse
Fut témoin d'un raccommod'ment;
Il fut si tendr' qu'il arriva
Que tout' la peau d'âne en creva.

Que si vous me demandez ce que je pense de *Nitouche*, je vous répondrai que musique et dialogue n'en sont pas bien méchants. Ainsi que je l'écrivais plus haut, elle est bien signée Hervé, Meilhac et Millaud, et je n'en disconvients pas quand je la lis. Mais quand je la vois et l'entends, je vous affirme qu'elle est de Judic et de quelques uns des très amusants artistes qui l'entourent: MM Mézières, Cooper, Ginet. De vrais sauveteurs, croyez-moi.

En commençant ce bulletin je m'étonnais que ce vaudeville-opérette eut été choisi pour l'inauguration des représentations de Judic à la Nouvelle-Orléans, mais à mesure que j'avançe dans mon article, ma surprise diminue.

Ce choix est peut-être celui de la très capiteuse artiste elle-même. *Nitouche!* tout unfeuilleton est dans ce seul titre. Ce titre là résume Judic; elle y est tout entière. *Nitouche*, c'est Judic, absolument elle; elle emporte la pièce et ne se sent pas toucher.

L'étoile est fort bien entourée d'ailleurs. Son talent, étrange et toujours captivant, ressort vigoureusement dans le tableau, mais à coup sûr les artistes qui la secondent, ne sont point là comme accessoires. Le premier plan, Judic y est en plein relief, mais eux ne fonctionnent nullement comme ombre.

Ils me pardonneront si dans ce premier article, je ne m'étends point à leur sujet; mêmement je dois rendre cette justice que trois d'entre eux, tout au moins, ont complètement réussi.

Inutile de vous dire que M. Mézières a largement contribué au succès; il n'a rien perdu de l'entrain que vous lui connaissez.

Un cascadeur, mais de bonne roche.

—M. Ginet est un major vrai, ressemblant; vous avez vu le personnage dans toutes les villes de garnison. Un cliché, mais le cliché qu'il faut:

—Quant à M. Cooper, il est à peine entré en scène que vous reconnaissez en lui le comédien d'école. Partiste habitué à l'atmosphère parisienne, qui en a les délicatesses, la tenue, le naturel, l'aisance.

—*La Grande Duchesse* vient de finir, et il ne m'est point permis d'en écrire un compte-rendu à la suite de ce bulletin déjà long.

La pièce, constatons-le tout d'abord, n'a pas porté autant que *Nitouche*; bien loin de là.

Cependant si la partition d'Offenbach devait être chantée à nouveau, je vous engagerais et très vivement à n'y point manquer, ne fût-ce que pour entendre la Déclaration: *Dites-lui qu'on l'a remarqué, distingué*, dite par Mme Judic. C'est d'un bout à l'autre un petit chef-d'œuvre d'exécution, comme esprit, comme sentiment. La chatte métamorphosée en femme ne devait pas chanter autrement. Jamais détails n'ont été plus spirituellement entendus, plus enlevants. La hausse de température chez Fritz s'exalique de reste.

Ce soir, première et dernière représentation de *La Femme à Papa*, comédie en 3 actes de Hennequin et Albert Milland, avec couplets d'Hervé.

Mme Judic s'est taillé à l'un de ses rôles les plus brillants.

—Je n'étais proposé de parler aujourd'hui à mes lecteurs d'une bien aimable matinée musicale à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister jeudi dernier, chez Mme Charles Boudousquié.

La surabondance des matières, les exigences du journal m'interdisent de le faire cette fois; j'aurai du moins ma revanche dans un prochain numéro.

Je suis en retard aussi avec les artistes de l'Opéra, et je réglerai sans délai cet arriéré.

Je tiens à ne pas passer sous silence le bénéfice collectif de mardi dernier et la reprise du *Petit Faust* qui promet de faire bonne carrière.

—Je n'ai malheureusement pas le don d'ubiquité et ne puis assister tout à la fois aux soirées de Mme Judic et à celles de l'Opéra. Pourtant si les artistes nouvellement venus me mettent dans l'obligation de négliger momentanément ceux de notre troupe régulière, je ne saurais oublier ces derniers.

Or voici venir l'occasion de renouveler à Mme Reine mes sincères félicitations et mes amitiés, et son caractère est son talent. C'est de Mme Alice Reine et de son bénéfice fixé à après demain que je parle.

C'est la seconde fois qu'un engagement l'appelle à la Nouvelle-Orléans et cette visite lui aura été aussi heureuse que la première. Sa vogue de cette année ne le cède en rien à celle qu'elle avait eue jadis, et c'est grâce à elle qu'elle avait conquis quand elle était pensionnaire de M. Defossez. Il faut féliciter M. Durieu de avoir pu le faire, tandis qu'elle, joue le rôle du zéro suivant le chiffre et lui prêtant décuple valeur.

Mme Reine a une longue habitude du succès, et parmi ses souvenirs de théâtre, nul ne lui sera, je crois, plus agréable que celui de notre Opéra, où deux fois elle aura posé, toujours entourée de la faveur publique. Le défaut qui me court pas les coulisses, elle ne cède point à la griserie du succès, elle ne se laisse point aller à ces caprices, à ces inégalités, auxquels s'oublient fréquemment les favorites du parterre.

D'un bout à l'autre d'un engagement, vous la retrouverez invariablement fidèle au devoir. Tout ce qu'elle pourra elle le fera sans hésiter pour aider à la marche d'un répertoire, à la prospérité du théâtre auquel elle appartient.

Telle a été encore son attitude cette saison; toujours sur la brèche, et toujours soigneuse des détails et contribuant puissamment à sauver parfois un ouvrage d'une valeur fort contestée.

Ces titres sérieux, les obtient de l'Opéra viendront en masse les reconnaître, les acclamer après-demain; cela va de soi. Ce n'est donc point pour appuyer la bénéficiaire qui s'appuie si bien d'elle-même, que j'écris ces lignes. Mon unique désir a été de lui rediire la double considération que j'ai pour elle.

Mme Alice Reine a choisi pour spectacle: *Le Cœur et la Main*; vous savez ce qu'elle y est. Elle ne compte pas un rôle plus complet, plus gracieusement rendu.

L. PLACIDE CANONGE.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Le nouvel ouvrage dans lequel M. John T. Raymond a paru dimanche et lundi: *The Magistrate*, est une de ces comédies burlesques où l'auteur ne s'inquiète guère de l'intérêt de l'intrigue, pourvu qu'il ait dit, si intrigue il y a. Ce que l'on recherche avant tout en tels ouvrages, c'est la trouvaille de situations plaisantes, rehaussées d'un dialogue vervenx; et il faut le dire, il y a réussite en cela dans les quatre actes de M. W. A. Pinero.

Nous croyons que cette comédie a été écrite expressément pour M. Raymond; dans tous les cas le rôle de Ænneas Poskett, le magistrat (sorte de Recorder), lui convient en tous points.

Deux fois il a mis en joie son public il est probable que la caisse de M. Bidwell se trouvera à merveille de cette nouveauté.

Ou sait que M. Raymond est appuyé de Mlle Kate Forsyth (Agatha Poskel) et de plusieurs acteurs fort acceptables, tels que MM. Joseph E. Whitney, F. Everham, Lewis Baker.

Ce soir, troisième représentation.

Dimanche prochain, changement de programme; première représentation de *Wages of Sin*.

Grand Opera House.

JUDIC.

Ce soir première et unique représentation de *La Femme à Papa*. Cette comédie en trois actes, avec musique d'Hervé, est une des plus amusantes fantaisies d'Hennequin et Albert Milland, et l'un des plus éclatants succès parisiens de la célèbre artiste.

Pour les représentations de Judic lire notre Bulletin Artistique de ce jour.

Théâtre de l'Opéra.

La semaine sera bien occupée; rien de tel que la concurrence pour éveiller l'activité. Hier a eu lieu le bénéfice de M. Tony Reine; brillante soirée du sujet le plus populaire de la troupe d'opérette—côté des hommes.

Ce soir *Le Petit Faust*, une des meilleures drôleries musicales que nous connaissions, avec Mmes Alice Reine, Cassa, Aubert; MM. Caisso, Tony Reine, Marchand.

Demain en matinée, *La Mascotte* et jeudi, bénéfice de Mme Reine, dont parle plus longuement notre Bulletin Artistique.

THÉATRE FARANTA.—La troupe Mestayer, une connaissance déjà vieille pour nous, a reparu hier au Théâtre Faranta et y a produit très bonne impression. La pièce burlesque *Tourists on a Pullman Car* est une chaîne de scènes plus extravagantes les unes que les autres, mais si amusante fort la salle; c'est là tout ce qu'on ont voulu les auteurs, supposons-nous.

Cette bouffonnerie tiendra l'affiche toute la semaine.

THÉATRE ST-CHARLES—Nous n'avons pas assisté aux représentations de *Nitouche*, adaptation anglaise écrite pour Mlle Lotta. On nous dit, et nous le croyons sans peine, que la gentille soubrette y a été très chaudement accueillie et que son nouveau rôle lui a valu un nouveau succès. On nous note aussi que le public a paru fort satisfait de l'ensemble de la troupe. Ce soir, troisième représentation de *Nitouche*.

L'Institution de jeunes filles "Peabody Normal Academy," nous convie aux Exercices annuels qui auront lieu demain au Werlein Hall. On commencera à 7 heures du soir.

Notre remerciement cordial à M. Robert M. Lusher, directeur, pour l'invitation adressée à l'*Abeille*.

Remise du Drapeau Français.

M. l'Editeur,

Ce n'est pas de St-Jean Baptiste que je vous envoie ces réflexions, écrites au courant de la plume, car, au moment où je les rédige, je suis à la Nouvelle-Orléans jouissant de l'amicale hospitalité d'un grand cœur dont les talents scientifiques ont si puissamment contribué, depuis cinquante-quatre ans, à la grande renommée de l'art médical français en Louisiane. Je voudrais en dire plus de cette intelligence élevée, nullement affaiblie par l'âge et à laquelle on ne peut reprocher que trop de modestie, mais ta main qui sang m'arrête,—du reste, elle peut bien se passer de mes appréciations: l'homme que provenant d'un grain de sable, ne saurait augmenter la valeur de la montagne.

Donc, deux, mots, aujourd'hui, de votre correspondant campagnard dont l'enthousiasme—ce qui vaut mieux vaut de bien belles pensées de Mme de Staël,—l'a obligé à délaisser, un instant, sa cabane rurale pour assister à la solennité de la remise, à la Société de Bienfaisance française, du *Drapeau*, par l'amiral Lacombe;—mais deux mots, non dictés par le cerveau, mais émanant du cœur,—ce plus noble des organes de l'homme.

Je ne vous dirai rien des détails de la cérémonie, car vous étiez au rendez-vous, dimanche dernier, et les notes que vous y prendrez vous permettront d'en faire une description plus éloquente que tout ce qui pourrait provenir de mon humble plume; seulement, je tiens à affirmer que M. le docteur Touatre s'est parfaitement acquitté de sa mission: il n'a prononcé que quelques paroles, il est vrai, mais, toutes, provenant de son cœur si bon, si ardent, si richement français.

Ce que je veux exprimer, dans cette communication, M. l'Editeur, c'est tout simplement ce que furent mes sensations en présence de ces uniformes français qui m'ont si complètement rappelé cette belle et vaillante France,—que je ne verrai plus! car, à mon âge et dans ces conditions d'intime qui sont mon partage, les projets heureux sont impossibles! Oui! ce que je veux traduire, si faire se peut, ce sont les émotions qui ont accéléré les battements de mon cœur à la vue de ces couleurs françaises, du drapeau de cette France chérie, dont la disparition,—si la chose était possible,—serait aussi funeste à l'humanité que l'extinction de l'astre du jour; de cette noble France que l'étranger, qui y a respiré, ne quitte que les larmes aux yeux!

Mais, pourquoi, vous crédule, me dirons, peut-être, des natures irréfléchies, pourquoi vous exaltez-vous en présence d'un fait qui fut une réunion de famille et non une fête générale, rendue impossible par l'exiguïté du local de la Société de Bienfaisance française?

Pourquoi, M. l'Editeur?—parce que, tout d'abord, par mon origine, par mon éducation, par mon tempérament et par mes idées, je suis de cette famille là, et parce que, quand on a habité, durant de longues années, le vieux quartier Latin, cette pépinière incomparable de l'intelligence cultivée, de la générosité et des plus beaux sentiments du cœur, on y a pris quelque chose qui fait toujours prier, convenablement, le beau, et prier, profondément, dans l'âme une éternelle reconnaissance pour la France, un inaltérable amour pour ses vieillards, pour ses aimables enfants. Parce que, de plus, quand on a, comme moi, gravité sous le soleil de la civilisation; quand on n'a, dans les veines, même qu'un peu de ce sang gaulois dont vous connaissez la valeur et dont les Créoles sont justement fiers, il est impossible de ne pas subir, avec joie, avec bienfaits, les exigences les plus douces, de l'enthousiasme—même quand, comme votre serviteur, on n'est qu'un "rural". Oui; voilà pourquoi, sans qu'aucune invitation ne me soit venue, j'ai accompli le trajet qui sépare ma hutte de l'Asile Français afin de saluer ce beau drapeau de la France et ces nobles marins dont la vue,—voulez-vous me permettre de l'avouer?—m'a rajeuni de vingt-deux ans, car il me rappelait d'années que j'ai quitté l'adorable page de l'amiral Lacombe et de ces excellents officiers.

Voilà, M. l'Editeur, mon hommage au Drapeau français. Bien qu'il soit conçu en termes qui ne rendraient qu'incomplètement les nombreuses et agréables émotions qui agitent mon âme en ce moment, donnez-lui de jour;—peut-être apprendra-t-il à ceux qui désirent être rajeunis de 22 ans, en quelques instants, comment s'y prendre; et, s'il se trouvait des natures maladives au point d'être disposées à blâmer l'ardeur du style de cette communication, leur sévérité, soyez-en convaincu, disparaîtra en présence de ce fait: (être quand il naît des drapeau français, ils ont aussi dans la flotte française, l'équivalent de ceux qui ont servi sous les officiers de la Société de Bienfaisance française.

Ce que je veux exprimer, dans cette communication, M. l'Editeur, c'est tout simplement ce que furent mes sensations en présence de ces uniformes français qui m'ont si complètement rappelé cette belle et vaillante France,—que je ne verrai plus! car, à mon âge et dans ces conditions d'intime qui sont mon partage, les projets heureux sont impossibles! Oui! ce que je veux traduire, si faire se peut, ce sont les émotions qui ont accéléré les battemens de mon cœur à la vue de ces couleurs françaises, du drapeau de cette France chérie, dont la disparition,—si la chose était possible,—serait aussi funeste à l'humanité que l'extinction de l'astre du jour; de cette noble France que l'étranger, qui y a respiré, ne quitte que les larmes aux yeux!

Mais, pourquoi, vous crédule, me dirons, peut-être, des natures irréfléchies, pourquoi vous exaltez-vous en présence d'un fait qui fut une réunion de famille et non une fête générale, rendue impossible par l'exiguïté du local de la Société de Bienfaisance française?

Pourquoi, M. l'Editeur?—parce que, tout d'abord, par mon origine, par mon éducation, par mon tempérament et par mes idées, je suis de cette famille là, et parce que, quand on a habité, durant de longues années, le vieux quartier Latin, cette pépinière incomparable de l'intelligence cultivée, de la générosité et des plus beaux sentiments du cœur, on y a pris quelque chose qui fait toujours prier, convenablement, le beau, et prier, profondément, dans l'âme une éternelle reconnaissance pour la France, un inaltérable amour pour ses vieillards, pour ses aimables enfants. Parce que, de plus, quand on a, comme moi, gravité sous le soleil de la civilisation; quand on n'a, dans les veines, même qu'un peu de ce sang gaulois dont vous connaissez la valeur et dont les Créoles sont justement fiers, il est impossible de ne pas subir, avec joie, avec bienfaits, les exigences les plus douces, de l'enthousiasme—même quand, comme votre serviteur, on n'est qu'un "rural". Oui; voilà pourquoi, sans qu'aucune invitation ne me soit venue, j'ai accompli le trajet qui sépare ma hutte de l'Asile Français afin de saluer ce beau drapeau de la France et ces nobles marins dont la vue,—voulez-vous me permettre de l'avouer?—m'a rajeuni de vingt-deux ans, car il me rappelait d'années que j'ai quitté l'adorable page de l'amiral Lacombe et de ces excellents officiers.

Voilà, M. l'Editeur, mon hommage au Drapeau français. Bien qu'il soit conçu en termes qui ne rendraient qu'incomplètement les nombreuses et agréables émotions qui agitent mon âme en ce moment, donnez-lui le jour;—peut-être apprendra-t-il à ceux qui désirent être rajeunis de 22 ans, en quelques instants, comment s'y prendre; et, s'il se trouvait des natures maladives au point d'être disposées à blâmer l'ardeur du style de cette communication, leur sévérité, soyez-en convaincu, disparaîtra en présence de ce fait: (être quand il naît des drapeau français, ils ont aussi dans la flotte française, l'équivalent de ceux qui ont servi sous les officiers de la Société de Bienfaisance française, du *Drapeau*, par l'amiral Lacombe;—mais deux mots, non dictés par le cerveau, mais émanant du cœur,—ce plus noble des organes de l'homme.

Je ne vous dirai rien des détails de la cérémonie, car vous étiez au rendez-vous, dimanche dernier, et les notes que vous y prendrez vous permettront d'en faire une description plus éloquente que tout ce qui pourrait provenir de mon humble plume; seulement, je tiens à affirmer que M. le docteur Touatre s'est parfaitement acquitté de sa mission: il n'a prononcé que quelques paroles, il est vrai, mais, toutes, provenant de son cœur si bon, si ardent, si richement français.

Ce que je veux exprimer, dans cette communication, M. l'Editeur, c'est tout simplement ce que furent mes sensations en présence de ces uniformes français qui m'ont si complètement rappelé cette belle et vaillante France,—que je ne verrai plus! car, à mon âge et dans ces conditions d'intime qui sont mon partage, les projets heureux sont impossibles! Oui! ce que je veux traduire, si faire se peut, ce sont les émotions qui ont accéléré les battemens de mon cœur à la vue de ces couleurs françaises, du drapeau de cette France chérie, dont la disparition,—si la chose était possible,—serait aussi funeste à l'humanité que l'extinction de l'astre du jour; de cette noble France que l'étranger, qui y a respiré, ne quitte que les larmes aux yeux!

Mais, pourquoi, vous crédule, me dirons, peut-être, des natures irréfléchies, pourquoi vous exaltez-vous en présence d'un fait qui fut une réunion de famille et non une fête générale, rendue impossible par l'exiguïté du local de la Société de Bienfaisance française?

Pourquoi, M. l'Editeur?—parce que, tout d'abord, par mon origine, par mon éducation, par mon tempérament et par mes idées, je suis de cette famille là, et parce que, quand on a habité, durant de longues années, le vieux quartier Latin, cette pépinière incomparable de l'intelligence cultivée, de la générosité et des plus beaux sentiments du cœur, on y a pris quelque chose qui fait toujours prier, convenablement, le beau, et prier, profondément, dans l'âme une éternelle reconnaissance pour la France, un inaltérable amour pour ses vieillards, pour ses aimables enfants. Parce que, de plus, quand on a, comme moi, gravité sous le soleil de la civilisation; quand on n'a, dans les veines, même qu'un peu de ce sang gaulois dont vous connaissez la valeur et dont les Créoles sont justement fiers, il est impossible de ne pas subir, avec joie, avec bienfaits, les exigences les plus douces, de l'enthousiasme—même quand, comme votre serviteur, on n'est qu'un "rural". Oui; voilà pourquoi, sans qu'aucune invitation ne me soit venue, j'ai accompli le trajet qui sépare ma hutte de l'Asile Français afin de saluer ce beau drapeau de la France et ces nobles marins dont la vue,—voulez-vous me permettre de l'avouer?—m'a rajeuni de vingt-deux ans, car il me rappelait d'années que j'ai quitté l'adorable page de l'amiral Lacombe et de ces excellents officiers.

Voilà, M. l'Editeur, mon hommage au Drapeau français. Bien qu'il soit conçu en termes qui ne rendraient qu'incomplètement les nombreuses et agréables émotions qui agitent mon âme en ce moment, donnez-lui le jour;—peut-être apprendra-t-il à ceux qui désirent être rajeunis de 22 ans, en quelques instants, comment s'y prendre; et, s'il se trouvait des natures maladives au point d'être disposées à blâmer l'ardeur du style de cette communication, leur sévérité, soyez-en convaincu, disparaîtra en présence de ce fait: (être quand il naît des drapeau